

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Trois peuples

Jacques Folch-Ribas

Volume 18, Number 6 (108), November–December 1976

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30897ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Folch-Ribas, J. (1976). Review of [Trois peuples]. *Liberté*, 18(6), 199–201.

littérature française

TROIS PEUPLES

Comment ne pas dire un mot de deux traductions qui font entrer en littérature « française » deux livres américains étonnants ? Qu'importe après tout la traduction, chargée d'opprobre depuis tant d'années... au fait, ne serait-ce pas depuis l'apparition au ciel politique du monde de cette idée d'Etat-nation qui, depuis lors, ne cesse de brouiller les cartes ? Voilà qu'un livre appartient à la « nation » (c'est-à-dire en l'occurrence à l'Etat) suivant le lieu où il fut publié, et la langue qu'il emploie ? Alors, le *Complexe d'Icare*, publié aux USA et écrit en *anglais*, racontant une vie de juive de New York (West End de Central Park, et très limité en superficie géographique), vie qui se déroule pour les trois-quarts du livre en Allemagne, en Italie et en Angleterre, serait de la « littérature américaine » ? On voit bien que tout cela est une embrouille. Là-dessus nous parvient, de Paris, une traduction magistrale, de Georges Belmont, amenant le *slang* à la tournure argotique bien trouvée, par son « mouvement déplaçant les formes », bref : voilà ceux qui lisent le français (et pas l'anglais) amenés à lire une forme de pensée qui ne leur est pas plus « étrangère » qu'à un provincial du Midwest.

•

Alors, parlons-en, de ce livre dont une bonne moitié (hélas, seulement, mais encore) est délicieuse. Erica Jong est

une sacrée bonne femme comme on aimerait en rencontrer dans les compartiments de chemin de fer, c'est là surtout qu'elle se livre à ses pulsions, et qui dit en termes clairs au féminin ce que des gens comme Sitbon, voire Miller qui la préface, disent au masculin. Le côté animal de toutes choses ne nous est pas ménagé, et les bons moments de franche pail-lardise se succèdent à l'envi. Bien sûr, les mâles de cette dame n'ont aucune consistance, si ce n'est là où je pense, le lecteur aussi. Bien sûr, le milieu des psychiatres (comme on dit bel-lâtres) est un peu caricaturé dans son ésotérisme d'après-guerre, qui n'est plus tout à fait son secret d'aujourd'hui. Mais qu'im-porte. Sans ces défauts, et un verbiage parfois agaçant, je crois que le livre n'aurait pas pu s'écrire. Et un certain nombre de grandes choses (ces petits riens qui persistent à s'accrocher à votre cerveau) concernant les femmes (donc la Femme) sont dites, et bien dites. Grand succès aux USA. Bonnes trou-vailles (du traducteur) comme ce titre du *Complexe d'Icare*. Un livre à lire, comme une bouffée d'air de toute une fin de semaine en goguette, et si l'on n'a pas peur des mots.

*

L'autre traduction que je note ici, c'est celle de *Ragtime*, ce roman(cette fois, c'en est un) des origines de l'Amérique, que je mettrais à côté du *Fou d'Amérique* d'Yves Berger. Ces deux romans-là se complètent et se répondent, à eux deux ils suffisent à mettre en pages ce continent nord du Nouveau monde dans lequel nous vivons. Le *Fou d'Amérique* est un des plus grands romans d'après-guerre, je le crois sincère-ment, par ce qu'il dit d'un continent oublié, découvert (au sens de dénudé) et défait ensuite (au sens de ravagé), et par la manière dont il le dit, cette phrase Bergérienne touffue, généreuse et en même temps précise comme un Brancusi... ou un gratte-ciel de Mies Van der Rohe. C'est d'une beauté profonde comme ce Sud que Berger aime tant. Cela s'arrête, par le propos choisi, au moment de la mort du dernier Amé-rindien libre. C'est alors qu'on peut prendre *Ragtime*, et poursuivre l'exploration. Les nègres d'Amérique apparaissent, violents et discrets. Un Juif letton et sa petite fille traversent

en tramway la Nouvelle-Angleterre, cela se faisait. On invente le cinématographe ; oui oui, en passant. Monsieur Freud déclare des choses inouïes à propos de l'Amérique ; il paraît. Les anarchistes préparent les Unions de maintenant ; comme d'habitude ils tirent les marrons du feu pour les autres. Et les capitalistes, déjà, se préoccupent avec la métaphysique. Ah, c'est bien l'origine de l'Amérique ! C'est passionnant, et la langue, là, est celle d'un grand écrivain. Doctorow a réussi à maintenir un rythme échevelé en phrases sèches, courtes, bourrées d'explosifs, comme un ragtime sublime qui dure trois cents pages sans s'essouffler. Deux livres, le Berger et le Doctorow, que tout Américain du nord devrait lire et relire.

Et deux livres, le Doctorow et le Erica Jong cette fois, de la même collection dirigée, chez Laffont, par Georges Belmont (encore lui !).



Décidément, les Peuples sont la terre de la Terre. Je le disais récemment à notre ami Pierre Jakez Hélias, qui nous a régalié, c'est le mot, de sa présence et de son théâtre de barde, au cours d'une Rencontre québécoise internationale, au Mont Gabriel... Les Peuples oubliés et les peuples annulés, comme ceux des Amérindiens, et comme celui des Bretons. Tout le monde sait cela. Je croyais le savoir. Mais là encore, il faut lire le très beau livre de Jakez Hélias, le *Cheval d'Orgueil*, pour vraiment le toucher de près, dans son détail le plus poignant. Il n'est pas étonnant que toute la France se soit ruée sur un livre pareil, malgré sa taille imposante (et donc son prix). Puisque ce livre va au plus profond de nous, à ce qui est là et que nous ne voulons pas voir : nos racines. Puisque ce livre appelle au secours depuis la seule région qui puisse nous être à tous un dénominateur commun : le peuple. Le peuple que nous portons tous, avec le cortège de la lutte pour subsister, du rire pour survivre, de l'amour pour se hisser au dehors et s'enfuir ; et le Peuple qui est le nôtre : un peuple particulier. Mettez le Jakez Hélias, lui aussi, du bon côté de la bibliothèque, le côté soleil.